



Ces guerres qui ne devaient pas éclater

PIERRE MOREL

Nicolas SAUDRAY *1870, 1914, 1939 Ces guerres qui ne devaient pas éclater* (Éditions Michel de **Maule**, 2014, 278 pages)

VOICI UN OUVRAGE qui peut déconcerter le monde universitaire, auquel l'auteur n'appartient pas. Nicolas Saudray choisit en effet d'entreprendre une large relecture du déclenchement des trois guerres fatidiques qui ont bouleversé l'Europe puis une bonne partie du monde. Le thème est rebattu, mais non épuisé. En s'appuyant précisément sur d'abondantes lectures, y compris parmi les publications les plus récentes, et à la faveur des commémorations, l'auteur amorce un vaste réexamen des simplismes souvent établis.

Albert Thibaudet, trop peu lu aujourd'hui, est d'emblée invoqué par Nicolas Saudray pour expliquer sa méthode : « L'historien doit se mettre en garde contre un automatisme de l'intelligence qui lui fait croire que ce qui est arrivé ne pouvait pas ne pas arriver. Maintenant que nous commençons à connaître en détail l'histoire de la dernière semaine de paix de 1914, à entrer dans la conscience des personnes qui furent alors les maîtres de l'heure, nous nous rendons compte de ce qu'auraient pu produire, chez l'un seulement d'une demi-douzaine d'entre eux, la conscience claire du péril et la volonté de l'éviter ».

L'auteur entreprend ainsi une relecture méthodique du déclenchement des trois conflits, avec de nombreuses références à l'appui, pour aller au-delà des explications les plus répandues, contester les anachronismes et mettre en avant la responsabilité des principaux dirigeants.

La guerre « imbécile » de 1870, qui entraînera la suivante, sert de prélude. Nicolas Saudray souligne la légèreté de Gramont et la dérive de Napoléon III, mais ensuite celle de

Bismarck qui, après avoir été très habile, se laisse entraîner par la victoire dans l'annexion de l'Alsace-Lorraine, pourtant absente de ses plans initiaux.

Des longs développements sur la marche à la guerre de 1914 après l'attentat de Sarajevo, on retiendra la séquence mise en avant par l'auteur :

- « coups d'émotion » de François-Joseph et du « zigzagant » Guillaume II,
- manque de vigilance des premiers ministres Tisza et Bethmann-Hollweg,
- revanchisme de Poincaré, qui fait passer l'Alliance franco-russe de la défensive à l'offensive, en assurant une Russie non attaquée du soutien de la France,
- emballement de Viviani, président du Conseil, et de Paléologue, ambassadeur à Saint-Petersbourg,
- pression et dissimulations de Berchtold, ministre des Affaires étrangères, pour obtenir la signature de la déclaration de guerre à la Serbie par François-Joseph,
- mobilisation générale, et non partielle, de la Russie, sans consultation avec Paris,
- déclaration de guerre précipitée de l'Allemagne le 31 juillet, alors que la seule mobilisation aurait donné encore deux jours de réflexion.

En un mois, « de sauts d'humeur en points d'honneur », des acteurs, inconscients pour la plupart, se laissent ainsi entraîner, malgré eux puis par fatalisme, dans un conflit généralisé.

On peut certes objecter que l'accumulation des crises internationales dans les années qui précéderont 1914 avait peu à peu propagé le sentiment d'une marche inéluctable à la guerre, qu'illustre fort bien le constat d'un Albert de Mun dans *L'Écho de Paris* du 17 janvier, au lendemain de l'élection de Poincaré à la présidence de la République : « L'Europe entière, incertaine et troublée, s'apprête pour une guerre inévitable, dont la cause

immédiate lui demeure encore ignorée, mais qui s'avance vers elle avec l'implacable sûreté du destin » Mais, pour cette intuition aigüe et authentique, livrée sur le-champ, du drame qui s'approche, combien d'examen retrospectifs et de souvenirs ou mémoires écrits après la catastrophe pour expliquer qu'il ne pouvait en aller autrement ! L'ouvrage offre un tableau plus complexe, pour faire valoir que d'autres voies restaient possibles, jusqu'au dernier moment ainsi, deux jours avant l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand à Sarajevo, les autorités autrichiennes avaient donné leur accord à une importante commande française de torpilles auprès de l'usine de Fiume, sur l'Adriatique, la meilleure de l'Empire austro-hongrois. Tout n'était pas écrit.

Pour le déclenchement de la guerre en 1939, Nicolas Soudray est moins systématique pour la partie européenne, en considérant que l'inaction française – et britannique – lors de la remilitarisation de la Rhénanie en mars 1936 (qui méritait, pour cette raison, d'être traitée plus longuement) entraîne largement tout ce qui suit, mais il relève en particulier le rôle déterminant de Staline, puis l'emballement français en faveur de la Pologne, alors que celle-ci vient de participer au démantelement de la Tchécoslovaquie en réclamant et obtenant le territoire de Téschen. Les nombreuses alertes et mises en garde des plus lucides ne manquent pas, mais elles se perdent dans un « énorme bruit de fond ». On notera au passage un étrange souhait de réhabilitation de Halifax, qui préconise encore, fin mai 1940, de négocier avec Berlin, mais la ligne de l'auteur est d'explorer les grands tournants possibles qui n'ont pas été pris.

La partie consacrée à l'Extrême-Orient est substantielle et nettement moins familière, même pour un lecteur averti. A l'encontre de

la thèse du basculement militariste du Japon et de l'inéluctabilité de la confrontation nippo-américaine, l'auteur souligne la diversité des courants à Tokyo. Les nationalistes sont battus lors des élections de février 1936, au profit des libéraux et des socialistes. Mais quelques milliers de jeunes militaires et d'étudiants fanatiques, au besoin assassins, vont l'emporter sur les conseillers de l'empereur et le gouvernement. « Une minuscule minorité cachée, sans mandats ni titres, impose ses choix par la terreur ». Le pacte germano-soviétique déstabilise les Japonais, échaudés par les combats de Mongolie, mais le brio de l'état-major de la Marine, moins ossifié que celui de l'Armée de terre, traditionnellement prépondérante, va favoriser le développement de la construction navale. De même, en 1945, à la fin de la guerre, le recours à l'arme atomique pouvait être évité, puisqu'en juillet, Tokyo cherche à négocier la paix.

Les conclusions sont simples : le nationalisme s'est propagé au cours du XIX^e siècle comme une maladie mortifère, les meneurs de jeu ont tous sous-estimé les forces de l'adversaire, aucune de ces trois guerres ne répondait au départ au motif « classique » de la conquête ou de la soumission, mais « la rouerie des dirigeants, leur folie ou au contraire leur médiocrité font que le conflit éclate malgré de bonnes chances de préserver la paix ».

On peut discuter divers points de cet essai très personnel mais bien documenté, soutenu par vingt pages de notes (manquent un index et une bibliographie). Loin d'un jeu d'hypothèses, cette étude approfondie des occasions manquées, des erreurs d'appréciation et des mouvements irresponsables cherche à dégager l'enchaînement des décisions et le rôle déterminant de ceux qui les prennent, hier comme aujourd'hui.